

Lire la Vie, Lire la Bible 2023 : La finale de Marc

Nous sommes habitués à ce qu'un évangile se termine par la découverte du tombeau vide par Marie-Madeleine et les « saintes femmes », et ensuite par une manifestation de Jésus qui se fait reconnaître par ses apôtres et les envoie en mission :

Par exemple en Mt 28, 16-20, Jésus vient rencontrer les disciples en Galilée et les envoie en mission (enseigner et baptiser).

En Lc 24, 36-51, on a une version très différente. On est à Jérusalem (et non en Galilée), Jésus se fait reconnaître en montrant son corps crucifié et en mangeant devant eux, puis il demande aux apôtres de ne pas partir en mission, mais d'attendre le don de l'Esprit Saint (leur seule mission, c'est la prière). Chez Jn, nous avons deux conclusions successives :

- La première, en Jn 20, 19-31 : reconnaissance, souffle (en eux) et mission de pardonner les péchés.
- Puis, une deuxième finale, en Jn 21 : Jésus se fait reconnaître au bord du lac, permet une pêche miraculeuse, mange avec eux, interroge Pierre et lui confie sa mission de pasteur-disciple.

La fin de l'évangile de Marc, tel qu'il nous est parvenu (celle qu'on appelle la finale canonique et qui figure dans nos bibles), n'échappe pas à la règle. Je vous rappelle tout le chapitre, dans la traduction liturgique que nous avons l'habitude d'entendre :

Le sabbat terminé, Marie Madeleine, Marie, mère de Jacques, et Salomé achetèrent des parfums pour aller embaumer le corps de Jésus. De grand matin, le premier jour de la semaine, elles se rendent au tombeau dès le lever du soleil. Elles se disaient entre elles : « Qui nous roulera la pierre pour dégager l'entrée du tombeau ? » Levant les yeux, elles s'aperçoivent qu'on a roulé la pierre, qui était pourtant très grande. En entrant dans le tombeau, elles virent, assis à droite, un jeune homme vêtu de blanc. Elles furent saisies de frayeur. Mais il leur dit : « Ne soyez pas effrayées ! Vous cherchez Jésus de Nazareth, le Crucifié ? Il est ressuscité : il n'est pas ici. Voici l'endroit où on l'avait déposé. Et maintenant, allez dire à ses disciples et à Pierre : “Il vous précède en Galilée. Là vous le verrez, comme il vous l'a dit.” » Elles sortirent et s'enfuirent du tombeau, parce qu'elles étaient toutes tremblantes et hors d'elles-mêmes. Elles ne dirent rien à personne, car elles avaient peur.

Puis on recommence à zéro, comme si rien n'avait encore été raconté :

Ressuscité le matin, le premier jour de la semaine, Jésus apparut d'abord à Marie Madeleine, de laquelle il avait expulsé sept démons. Celle-ci partit annoncer la nouvelle à ceux qui, ayant vécu avec lui, s'affligeaient et pleuraient. Quand ils entendirent que Jésus était vivant et qu'elle l'avait vu, ils refusèrent de croire. Après cela, il se manifesta sous un autre aspect à deux d'entre eux qui étaient en chemin pour aller à la campagne (// Emmaüs). Ceux-ci revinrent l'annoncer aux autres, qui ne les crurent pas non plus. Enfin, il se manifesta aux Onze eux-mêmes pendant qu'ils étaient à table (// Lc et Jn) : il leur reprocha leur manque de foi et la dureté de leurs cœurs parce qu'ils n'avaient pas cru ceux qui l'avaient contemplé ressuscité. // Puis il leur dit : « Allez dans le monde entier (// Mt). Proclamez l'Évangile à toute la création. Celui qui croira et sera baptisé (// Mt) sera sauvé ; celui qui refusera de croire sera condamné. Voici les signes qui accompagneront ceux qui deviendront croyants : en mon nom, ils expulseront les démons ; ils parleront en langues nouvelles ; ils prendront des serpents dans leurs mains et, s'ils boivent un poison mortel, il ne leur fera pas de mal ; ils imposeront les mains aux malades, et les malades s'en trouveront bien. » Le Seigneur Jésus, après leur avoir parlé, fut enlevé au ciel et s'assit à la droite de Dieu. Quant à eux, ils s'en allèrent proclamer partout (l'Évangile). Le Seigneur (// Lc) travaillait avec eux et confirmait la Parole par les signes qui l'accompagnaient.

Belle fin hollywoodienne d'un récit évangélique ! Le programme narratif est accompli. Jésus est ressuscité et il nous envoie l'annoncer. Le problème, c'est que cette finale n'existait probablement pas dans la première version de l'évangile de Marc, et qu'elle a été rajoutée après coup. La fin originelle de l'évangile de Marc est celle que nous avons travaillée cette année et qui nous intéresse aujourd'hui.

Plusieurs indices permettent d'affirmer que la finale longue n'existait pas au départ et qu'elle est le fruit d'une deuxième édition.

D'abord, la finale longue est absente des plus anciens témoins du texte de Mc qui nous sont parvenus, notamment le codex Sinaiticus (4^{ème} siècle, trouvé au monastère sainte Catherine du mont Sinaï et conservé à Londres), le codex Vaticanus (4^{ème} siècle, conservé à la bibliothèque vaticane). Une vieille traduction latine ajoute simplement quelques versets (que les exégètes appellent finale brève). D'autres témoins présentent d'abord la conclusion longue (celle de nos bibles), puis cette conclusion courte. Enfin, la finale longue (celle de nos bibles) est attestée par les plus nombreux témoins, mais pas les plus anciens. Cela peut faire penser à une harmonisation progressive du texte où finit par prédominer la finale que nous lisons maintenant. Autrement dit, aucun témoin de la version longue ne nous est parvenu avant le 5^{ème} siècle. D'où vient-elle ? On ne sait pas très bien.

On peut aussi noter que la finale longue apparaît comme un résumé de plusieurs épisodes présents dans les autres évangiles, comme s'il fallait compléter la béance laissée par Mc en mentionnant ce qui est dit par ailleurs des manifestations pascales de Jésus. Le verset 9 est en rupture par rapport à ce qui précède, puisqu'il revient à la résurrection de Jésus et son apparition à Marie-Madeleine (seule) (// Jn 20, 11-18), comme si rien n'avait été raconté précédemment. Puis on mentionne le retour de Marie-Madeleine vers les apôtres et leur refus de croire (// Lc 24, 11), puis l'apparition à deux qui étaient en route (Emmaüs) mais en précisant, contrairement à Lc, que les apôtres ne les croient pas. Puis, enfin, le texte, mentionne l'apparition de Jésus aux Onze alors qu'ils étaient à table (// Lc où il mange devant eux).

En outre, le vocabulaire de cette finale longue n'est pas celui qu'on trouve habituellement dans Mc (c'est plutôt Lc qui désigne Jésus comme le Seigneur).

D'autre part, pourquoi la finale évoque-t-elle uniquement Marie-Madeleine, et pas les femmes à qui avait été confiée collégialement la mission d'annoncer aux apôtres la résurrection de Jésus ?

Cette finale n'apporte – finalement – aucun élément nouveau qu'on ne connaisse déjà. Elle puise à l'ensemble de la tradition évangélique. Elle vient combler une béance laissée par la peur des femmes qui ne disent rien à personne. Le reste du récit original de Mc aurait-il été perdu ? Cela ne semble pas le plus probable. Il est plus raisonnable d'imaginer que Mc ait délibérément conclu son évangile par une non-conclusion. Il nous laisse devant la résurrection de Jésus comme à la fois devant une absence (le tombeau est vide mais Jésus ne se manifeste pas), devant un silence (il faudra du temps pour trouver les mots) et devant une crainte (phobos) tremblante (tromos) qui fait sortir de soi (exstasis).

Commentons maintenant notre texte. Je vous propose ma propre traduction littérale, car celle de Frédéric Boyer, que j'ai travaillé, comporte beaucoup d'infidélités au texte grec.

Et, le Sabbat étant passé, Marie la Magdaléenne et Marie de Jacques et Salomé achetèrent des aromates afin d'aller l'oindre.

Les femmes sont bien au centre du récit. Mc en mentionne 3, Mt seulement 2 (Marie de Magdala et l'autre Marie), Lc « Marie de Magdala, Jeanne, Marie de Jacques et les autres avec elles », et Jn uniquement Marie de Magdala (mais qui dit : « nous »). Ce sont elles qui agissent et qui réagissent. Il y a un grand absent : Jésus. Elles sont les seules, parmi les disciples, à avoir assisté à la mort de Jésus. Les disciples hommes s'étaient enfuis devant la perspective de la passion (comme elles s'enfuient ici elles-mêmes, dans la peur). Oindre le corps d'un défunt, ce n'est pas un geste ordinaire

dans le monde juif, même s'il n'est pas interdit de le faire. Mt et Jn, d'ailleurs ne mentionnent pas l'onction du corps de Jésus comme la raison de la visite des femmes au tombeau. D'ailleurs, Jésus a déjà été oint symboliquement par une femme anonyme lors d'un repas à Béthanie chez Simon le lépreux (Jn 14, 3-9). Le corps de Jésus a déjà reçu les honneurs.

Et, très tôt le matin, le premier jour de la semaine, elles viennent au tombeau, le.

Le moment de la scène est indiqué par deux indications contradictoires : si c'est de grand matin, le soleil n'est pas encore levé. Mais cela fait sens symboliquement : il s'agit de la lumière pascale où tout est neuf et éclatant à la fois. Le soleil du ressuscité n'a pas d'aube. Mt dit « à l'aurore », Lc « de très bonne heure » et Jn « comme il faisait encore sombre ».

Et elles disaient l'une à l'autre : qui nous roulera la pierre de l'entrée (la porte) du tombeau ?

Elles viennent oindre le corps sans prendre la précaution de s'adjoindre quelques hommes musclés pour soulever la pierre (Lille). Elles croient d'avance en l'impossible. Ou alors, nous pouvons adopter l'interprétation de Xavier : elles ont demandé de l'aide mais, aucun homme n'ayant répondu, elles vont quand même au tombeau en espérant que quelqu'un s'y trouvera avant elle. Maxime ajoute : « Elles croient que l'improbable peut encore arriver. »

Et ayant levé les yeux (anablepô) elles regardent (theoreô : être spectateur, contempler, observer, examiner) : la pierre a été roulée. Or, elle était très grande.

Comme l'a remarqué l'équipe de Lille, le texte joue sur plusieurs verbes voir. Les femmes lèvent les yeux (anablepô) et regardent le spectacle d'une pierre roulée et d'un tombeau vide (theoreô). Chez Mt, un ange du Seigneur roule la pierre devant elles. Puis elles voient (oraô) un jeune homme qui dit où on pourra voir (oraô) Jésus. Oraô (futur : opsomaï ; aoriste : eïdon) est le verbe qui a donné optique mais aussi idée. Il s'agit d'une vision qui conduit à une compréhension. Comme quand on dit : « Oui, je vois... ». Il s'agit donc d'un regard non seulement extérieur mais aussi intérieur : celui de l'intelligence et de la foi.

Et, étant entrées dans le tombeau,

Il faut entrer dans le tombeau vide, prendre au sérieux la mort et l'absence. Tant qu'on ne l'a pas fait, on ne peut pas parler de résurrection. Parlons de la mort, on n'en mourra pas...

elles virent (oraô) un (très) jeune homme assis du côté droit, vêtu d'une robe blanche, et elles furent frappées de stupeur (ektambeô).

Elles reçoivent un message d'un jeune homme en blanc (Mt : un ange assis sur la pierre, Lc : 2 hommes, Jn : 2 anges). Est-ce le même que celui qui s'enfuit tout nu lors de l'arrestation de Jésus (Mc 14, 51) ? Il est vêtu de blanc, couleur céleste (chez Mt : il est lui-même comme l'éclair). Il est à la droite, comme le Fils de l'homme de Dn 7, 14. Est-ce Jésus lui-même ? Devant lui, les femmes sont frappées de stupeur (ektambeô). C'est le même verbe qui sert à décrire le trouble profond de Jésus lors de son agonie (Mc 14, 33). Mt mentionne en plus la réaction des gardes, encore présents, qui tremblent de peur devant l'ange et deviennent comme morts. Jn remplace le tremblement par les pleurs de Marie-Madeleine.

Celui-ci leur dit (au présent) : « Ne soyez plus (impératif présent) frappées de stupeur : c'est Jésus que vous cherchez, le Nazarénien, le crucifié (au parfait : il a été crucifié et il le reste). Il fut réveillé (egeirô à l'aoriste : action ponctuelle), il n'est pas ici (et non pas il n'est plus ici). Voici le lieu où ils le déposèrent (aoriste).

La bonne nouvelle n'est pas dans la présence de Jésus mais dans son absence (cf. Jn : « Ne me retiens pas, je ne suis pas encore monté vers le Père, mais va vers mes frères... »). Si Jésus était présent il ne serait pas ressuscité. Nous pouvons nous réjouir de ne pas le trouver là où nous pensions qu'il était. Il est sorti du tombeau où nous l'avions mis. Il nous échappe. Croire à la résurrection, c'est croire que Dieu nous échappera toujours. Le jeune homme ne dit pas que Jésus n'est plus le crucifié. Le Père n'a pas guéri les blessures de son Fils (cf. l'agneau à la fois immolé et vainqueur de l'Apocalypse). Comme l'a écrit Blaise Pascal : « Jésus Christ est en agonie jusqu'à la fin du monde. » Un enfant de l'école de prière : « Jésus est mort de tout son cœur. » Il continue à donner sa vie. Nous aussi, de l'autre côté, nous garderons nos blessures, mais elles ne nous feront plus mal. Elles resteront le signe de tout notre vie donnée.

Mais, allez-vous-en, dites à ses disciples, et (en particulier) à Pierre, qu'il vous précède vers la Galilée (mouvement) ; là vous le verrez (oraô) tout comme il vous l'a dit.

Il faut quitter le tombeau et partir pour la Galilée où il nous précède (il vous devance, et non pas « il vient à votre rencontre », gros contresens de F. Boyer). Jésus n'est pas assis en Galilée en attendant qu'on arrive. Il nous y conduit. Dans Mc, Jésus est toujours en avance par rapport à ses disciples, dont il déplore le manque de foi. Il leur échappe. Le jeune homme indique (Lille) la direction du voir. Pour voir, il faut partir. Il faut aussi se souvenir de ce que Jésus a dit. La foi est un acte de mémoire qui pousse en avant (l'invitation à se rappeler les paroles de Jésus apparaît aussi chez Lc de manière plus développée). De même, à Emmaüs, Jésus disparaît quand on comprend que c'est lui. Chez Jn, il demande à Marie-Madeleine de ne pas le retenir car il n'est pas monté vers le Père, et d'aller annoncer aux disciples la nouvelle, non pas de son retour, mais de son départ.

Et, étant sorties, elles s'enfuirent du tombeau, car un tremblement (tromos) les possédait ainsi qu'un grand trouble (extasis : le fait d'être hors de soi) ; et elles ne dirent rien à personne, car elles avaient peur (phobeô).

Les femmes sortent (verbe qui caractérise la mission de Jésus dans Mc : Mc 1, 38 ; 4, 3). Elles s'enfuient, comme l'ont fait les disciples. Non plus pour échapper à ceux qui viennent arrêter Jésus, mais pour échapper au tombeau. On ne sait pas si elles vont en Galilée, suivant les instructions du jeune homme. Ce qu'on sait, c'est qu'elles lui désobéissent, là où le récit s'arrête, puisqu'elles observent le silence.

Cet épisode nous raconte une absence, un silence, une peur, une fuite, devant un événement qui déborde tout ce qu'on peut en percevoir. Jésus manque et c'est une bonne nouvelle, car il est ailleurs, là où nous irons le rejoindre, à la fois dans la Galilée du monde et dans la vie du Père. Il n'est pas là où l'on croyait. À cette absence du corps de Jésus répond l'absence de parole des femmes. Devant une absence, il n'y a rien à dire. Mais, là où les mots s'arrêtent, le corps se met à parler : celui des femmes, cette fois-ci. Nous retrouvons ce tremblement (sous la forme du verbe tremô) chez la femme que Jésus vient de guérir de sa perte de sang en Mc 5, 33, quand elle se rend compte de ce qui vient de se passer. Quant à l'« extase » des femmes (le fait d'être stupéfait, hors de soi), elle se retrouve chez les témoins de la résurrection de la fille de Jaïre, en Mc 5, 42. L'irruption de la vie là où on ne la croyait plus possible déclenche stupeur et tremblement. Au chapitre 5, comme ici, il est question de femmes et de vie. Une femme qui ne peut pas transmettre la vie parce qu'elle perd son sang. Une fille qui perd la vie à l'âge où elle peut commencer à pouvoir la transmettre. Des femmes qui se retrouvent ici dans le rôle de transmettre le message de vie et qui n'arrivent à le faire que par leur corps. Pourquoi, dans les évangiles, ce sont des femmes qui reçoivent en premier la nouvelle de la résurrection, alors que Paul, en 1 Co 15, n'en parle même pas ? Parce que les femmes, elles, sont restées jusqu'au bout au pied de la croix. Mais peut-être aussi parce qu'elles ont un rapport particulier

à la question de la vie et de sa transmission. Des femmes sont particulièrement habilitées à transmettre un message de vie. Et elles le transmettent d'abord par leur corps, marqué par l'événement qui vient d'avoir lieu.

Nous savons bien que les femmes ont fini par parler. Nous en sommes la preuve, nous, lecteurs de cet évangile. Mais leur peur est précieuse : elle prouve que la résurrection n'est pas un événement rassurant, inventé pour oublier le désespoir de la croix. La résurrection fait peur parce qu'elle nous oblige à abandonner ce que nous croyons savoir sur Jésus. Il n'est jamais là où nous le mettons, y compris nos lieux intérieurs.

Tout l'évangile de Marc est rempli de crainte et de silence. Chez Mc, constamment, Jésus ordonne de garder le silence sur son identité et les gens ne peuvent pas s'empêcher de parler (cf. guérison du sourd-muet). Jésus nous supplie de ne pas le laisser enfermer dans nos définitions. Il est d'abord le crucifié, et quand Pierre veut l'en empêcher il se fait traiter de Satan. C'est seulement devant le grand prêtre, lors de son arrestation, que Jésus accepte de dire qu'il est le Fils de Dieu, comme on le savait d'ailleurs déjà dès le début de l'évangile. Et c'est sur la croix que le centurion romain reconnaît cette identité. On ne peut rien dire de Jésus tant qu'il n'a pas donné sa vie. Ici, c'est le contraire : les femmes reçoivent l'ordre de parler et elles ne peuvent rien dire. Comme si le silence devait subsister après la résurrection. Notre silence sur le Christ resuscité est parfois la meilleure manière de parler de lui, quand ce silence est habité. La résurrection ne fait pas de nous des bavards, mais des hommes et des femmes du silence. Parce qu'on ne trouve pas les mots, parce que ça nous dépasse.

Ce silence est rempli de tremblement et de crainte. Mc ne mentionne pas la joie des femmes comme le fait Mt. La résurrection n'est pas une nouvelle rassurante. Elle nous déstabilise et nous dérange. La foi est le contraire de la sécurité. L'Évangile est là pour nous déstabiliser. Personne n'avait intérêt à ce que Jésus soit vivant : il aurait été plus simple de fonder un discours idéologique sur un grand personnage mort et enterré dont une poignée de disciples seraient les interprètes autorisés. Nous sommes devant de l'innommable : preuve que les apôtres n'ont rien inventé.

La finale de Mc, telle que nous la respectons ici dans sa forme originelle probable, est une bonne nouvelle, parce qu'elle s'ouvre sur une béance. L'histoire n'est pas terminée. Tout reste encore à dire de la bonne nouvelle du Ressuscité. Il nous reste surtout à le rencontrer là où il se trouve vraiment et non pas là où nous pensions l'avoir laissé. Jésus est sorti du tombeau, comme, dès le début de l'évangile de Marc, il était sorti évangéliser. À nous, maintenant, de sortir pour aller le rejoindre dans la Galilée du quotidien. Il ne nous y a pas attendus pour aller se manifester au monde. Il est déjà là, devant nous. Un disciple, ce n'est pas quelqu'un qui apporte Jésus au monde. C'est quelqu'un qui s'efforce de suivre Jésus déjà présent dans le monde. Ne craignons pas d'être dépassés, si c'est par celui qui nous précède dans la plénitude de la liberté et de la vie. Nous sommes conduits par le ressuscité lui-même en Galilée, terre païenne, et non pas à Jérusalem où tout le monde attendait la manifestation glorieuse de Dieu.

Finalement, qu'est-ce que ce texte nous fait voir ? Rien ! Et ce rien est une bonne nouvelle. Qu'est-ce qui est historique ? La foi ! Le tremblement. Et, ce tremblement, il y a bien quelque chose qui l'a déclenché. Il n'y a pas de preuve de la résurrection, il n'y a que des signes vivants : ces trois femmes qui en tremblent encore.

La résurrection est un départ, une entrée dans la pleine dimension de la vie. Jésus est notre frère aîné, notre premier vivant. Il n'est pas ressuscité pour qu'on le serre contre son cœur mais pour nous arracher à nos tombeaux et le suivre en Galilée, le pays des étrangers, là où, dans la rencontre de l'autre, nous rencontrons Dieu.

Olivier Bourion